

NOUVELLE SÉRIE

N° 56

SOCIÉTÉ
CHATEAUBRIAND

BULLETIN
ANNÉE 2013



Colloque de juin :
« Chateaubriand critique littéraire »

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU MINISTÈRE DE LA CULTURE, CENTRE NATIONAL DU LIVRE
ET DU DÉPARTEMENT DES HAUTS-DE-SEINE

LA VALLÉE-AUX-LOUPS

JEAN POTOCKI ET CHATEAUBRIAND : LE *MANUSCRIT* CONTRE LE *GÉNIE* ?

par François Rosset *

Bien des faits et bien des circonstances peuvent être allégués pour justifier un examen des rapports entre Chateaubriand et Jean Potocki.

Passons sur des coïncidences anecdotiques ; par exemple, d'aucuns pourraient gloser ou fantasmer sur la désignation d'une aile Chateaubriand dans le Palais Potocki du 8^e arrondissement de Paris (qui abrite actuellement la Chambre de Commerce et d'Industrie). Mais ce palais n'a jamais été lié à l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, érigé et aménagé qu'il fut par Nicolas Potocki au début des années 1880, soixante-cinq ans après la mort de Jean, qui avait tout de même été le cousin et le gendre du grand-père de Nicolas¹... Quant au fait que cette bâtisse remplisse l'angle entre l'avenue de Friedland, la rue Balzac et la rue Chateaubriand, on le relèvera seulement pour constater une fois de plus que les hasards de l'histoire ne manquent pas nécessairement d'à-propos.

D'autres pourraient chercher à savoir de source avérée, si Chateaubriand et Potocki se sont ou non rencontrés au cours de leurs vies toutes deux très itinérantes ; cela aurait pu se faire, par exemple, dans le salon de la comtesse d'Albany à Florence, à la fin du mois de janvier 1804². Mais la certitude sur cette question nous apporterait-elle beaucoup plus qu'une hypothèse ?

Il existe cependant des faits documentés, mais il faut bien constater qu'ils n'offrent pas beaucoup de promesses pour ce qui regarde l'histoire croisée de nos deux hommes. Deux d'entre eux méritent tout de même d'être signalés.

Le premier se rapporte à l'activité journalistique qu'exerçait Jean Potocki à Saint-Pétersbourg dans les colonnes du *Journal du Nord*. Ce journal avait été créé au début de l'année 1807 et sa direction confiée d'emblée à Potocki, qui allait assumer cette responsabilité jusqu'à la fin de la même année. Fin juillet 1807, Potocki publia dans ce journal un extrait du fameux article que Chateaubriand avait fait paraître quelques semaines auparavant (le 4 juillet) dans le *Mercure de France*, au retour de son voyage en Orient. Annoncé comme un compte rendu de la relation d'Espagne d'Alexandre de Laborde, cet article est en réalité une violente charge contre « les prospérités et les merveilles » de Napoléon ; le passage des *Mémoires d'outre-tombe* qui évoque la rédaction de cet article – et surtout la réaction qu'il provoqua – précise assez bien les choses : « Je ne portais pas en vain un visage brûlé par le soleil, et je ne m'étais pas livré au courroux du ciel pour trembler avec un front noirci devant la colère d'un homme »³. Mais ce texte – l'article du *Mercure* – procurait aussi à Chateaubriand l'occasion de livrer sur le vif ses propres impressions de voyage en dénonçant les vices et les malheurs du despotisme exercé par la Porte – et c'est sur ce terrain que nos deux hommes se rencontrent.

* Université de Lausanne.

1. Jerzy Lojek, *Potomkowie Szczęsnego. Dzieje fortuny Potockich z Tulczyna 1799-1921*, Lublin, Wydawnictwo Lubelskie, 1980, pp. 209-261.
2. François Rosset et Dominique Triaire, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004, pp. 324-325.
3. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XVIII, 5, éd. J.-C. Berchet, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1992, t. II, p. 245.

Le commentaire de Potocki qui accompagne l'extrait est assez ambigu, conforme à ce que commandait la prudence, chez un journaliste au service de l'Empereur de Russie, au lendemain de la signature du traité de Tilsit. Potocki se contente d'y confronter les envolées de Chateaubriand contre le despotisme turc à d'autres points de vue radicalement opposés : « M. de Chateaubriand est de retour en France, après avoir parcouru la majeure partie des États Ottomans. Un morceau qu'il a fait paraître dans le *Mercur de France*, prouve combien il est éloigné de partager l'opinion de certains journalistes, qui ont représenté les Turcs comme un peuple humain et sensible, faisant par la douceur de son gouvernement actuel, oublier à ses sujets chrétiens, des rigueurs dictées autrefois par le fanatisme ou nécessitées par la conquête »⁴.

Potocki est en effet bien mal à l'aise ; directeur d'un journal devant servir la propagande d'Alexandre I^{er} dans le contexte de la guerre russo-turque, il se doit de rappeler aux admirateurs de la civilisation ottomane que c'est de Saint-Petersbourg que l'on prétend déployer l'entreprise de civilisation de cette partie de l'Asie. Mais ce discours de commande est en réalité tout opposé à ce que son auteur avait personnellement éprouvé et exprimé lorsqu'il avait voyagé lui-même en Turquie et en Égypte une bonne vingtaine d'années auparavant. Sa splendide relation de 1784, publiée sous forme de lettres à sa mère, exprime de bout en bout son adhésion à la sagesse indolente et au raffinement des mœurs orientales ainsi que son rejet des préjugés qui biaisent le regard des voyageurs européens : « Vous serez peut-être étonnée d'apprendre que dans le grand nombre de voyageurs qui abordent en cette ville [Constantinople], il en soit très peu qui puissent en rapporter des idées un peu exactes ; rien cependant n'est plus vrai, les plus observateurs ont épuisé leur curiosité à visiter les monuments de la Grèce, et n'envisagent les Turcs que comme les destructeurs des objets de leur culte. Ils arrivent pleins de cette idée, se logent dans le quartier des Fracs, et daignent à peine traverser une fois le port pour aller voir la mosquée de Sainte-Sophie, et revenir chez eux »⁵.

Ces lignes sonnaient plutôt comme une réponse au *Voyage pittoresque de la Grèce* (1782) d'Auguste de Choiseul-Gouffier, mais on pourrait, sans trop forcer les choses, les prendre pour l'amorce d'un dialogue à distance qu'aurait poursuivi Chateaubriand, si l'on rappelle au moins ce passage de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* qui n'est qu'une reformulation de l'article reproduit par Potocki dans le *Journal du Nord* : « Les voyageurs qui se contentent de parcourir l'Europe civilisée sont bien heureux : ils ne s'enfoncent point dans ces pays jadis célèbres, où le cœur est flétri à chaque pas, où des ruines vivantes détournent à chaque instant votre attention des ruines de marbre et de pierre »⁶. Ce dialogue, bien sûr, n'a jamais pu avoir lieu de façon consciente chez ses deux protagonistes, mais nous verrons bientôt que le contraste des opinions qu'il permet de mettre en lumière au sujet de la Turquie n'est absolument pas accidentel et qu'il relève, entre les deux hommes, d'une différence de vues bien plus profonde et fondamentale.

Avant que nous puissions nous en rendre compte, il faut encore évoquer un deuxième fait, plus tardif. Il s'agit d'un échange de correspondance entre Chateaubriand et Arthur Potocki, le deuxième fils de Jean. Arthur avait publié à Paris, en 1830, un roman historique intitulé *Fragments de l'histoire de Pologne. Marina Mniszech* ; pour des raisons que nous ignorons, mais qui laissent supposer que les deux hommes avaient été en contact d'une manière ou d'une autre, Arthur Potocki avait envoyé

4. Jean Potocki, *Œuvres*, éd. F. Rossset et D. Triaire, Louvain, Pecters, t. V, 2006, p. 279.

5. *Ibid.*, t. I, 2004, pp. 18-19.

6. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris*, éd. Ph. Antoinc et H. Rossi, in *Œuvres complètes*, t. VIII-IX-X, Paris, Champion, 2011, p. 360.

un exemplaire de son roman à Chateaubriand, lequel lui répondit poliment, le 3 octobre, par une lettre retrouvée aux archives de Cracovie :

J'ai déjà, Monsieur le Comte, parcouru avec le plus vif intérêt l'ouvrage que vous voulez bien me faire l'honneur de m'envoyer ; je vais m'empresse de le relire. En publiant ces *fragments historiques*, vous faites plus, Monsieur, que rappeler l'attention sur votre héroïque patrie : vous ajoutez à sa gloire.

Agréé je vous prie, Monsieur le Comte, avec mes sincères remerciements, l'assurance de ma haute considération.

Chateaubriand⁷

S'il évoquait la grandeur martyre de la Pologne, toujours plus d'actualité à la veille de l'insurrection de novembre 1830, Chateaubriand se gardait bien de dire que le roman d'Arthur pouvait ajouter à la gloire de son père. Peut-être savait-il qu'après le suicide spectaculaire de ce dernier en décembre 1815, la famille avait recouvert sa mémoire d'une chape impénétrable de silence ? Mais il est plus probable qu'il ne savait simplement rien des raisons littéraires propres à valoir à Jean Potocki une renommée qu'il ne devait acquérir que beaucoup, beaucoup plus tard. En effet, rien ne permet de penser que Chateaubriand aurait lu les relations de voyage en Turquie et en Égypte, en Hollande, au Maroc qui avaient été imprimées respectivement en 1788, 1789 et 1792 ; il n'est pas plus vraisemblable qu'il ait eu accès aux divers morceaux du *Manuscrit trouvé à Saragosse* publiés sans nom d'auteur à Paris en 1813⁸ et 1814⁹. Si cela avait été le cas, il aurait pu constater qu'Arthur, dans son roman, avait repris deux éléments d'importance au chef-d'œuvre de son père : un recours assez alambiqué au topos du manuscrit trouvé et un intérêt marqué pour les mœurs et les rites des juifs hassidims d'Europe orientale. Il aurait alors certainement écrit autre chose dans sa lettre et il aurait surtout pu constater que ce savant, voyageur et écrivain, né sept ans avant lui dans cette partie de l'Europe que Chateaubriand n'aura jamais visitée, issu de la plus haute aristocratie, aurait pu être un interlocuteur de choix, comme il l'avait été pour Herder, pour Goethe, pour le prince Adam-Georges Czartoryski, pour Joseph de Maistre, pour Volney ou pour Germaine de Staël.

Mais si l'on peut dire que l'histoire des rapports entre Jean Potocki et Chateaubriand ressemble à celle d'un rendez-vous manqué, rien n'empêchera jamais de spéculer à son propos. Nous venons d'évoquer la possibilité d'un dialogue sur la Turquie entre les deux hommes ; d'autres ont été plus explicites et plus audacieux. C'est le cas de Leszek Kukulski, spécialiste respecté de littérature polonaise, qui donna, en 1956, une nouvelle édition, assortie d'un solide appareil critique, de la traduction polonaise du *Manuscrit trouvé à Saragosse* qui avait été publiée la première fois à Leipzig en 1847. Dans la postface de son édition, Kukulski s'arrête assez longuement sur le *Génie du christianisme* en soulignant le poids, à la fois comme première œuvre littéraire d'importance après la Révolution et comme réservoir idéologique pour le Consulat, l'Empire, puis la Restauration, contre la domination révolue du matérialisme des Lumières. Il y a, dans ces propos, passablement de simplifications et de schématisme, mais l'important pour nous est ce qui suit : « On ne sait pas si Potocki a rencontré Chateaubriand ; mais il connaissait certainement son ouvrage, puisqu'il aura été le seul écrivain européen à prendre position par une œuvre littéraire face à l'idéologie du *Génie du christianisme*. C'est justement le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, qui comporte une critique des idées,

7. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans *Jean Potocki. Biographie, op. cit.*, p. 461. Voir aussi *Correspondance générale de Chateaubriand*, t. VIII, éd. P. Riberette et A. Kettler, Paris, Gallimard, 2010, pp. 436 et 633.

8. *Avadoro, histoire espagnole*, par MLCJP, Paris, chez Gide fils, 1813.

9. *Dix journées de la vie d'Alphonse van-Worden*, par MLCJP, Paris, chez Gide fils, 1814.

des valeurs et de la vision du monde défendues par Chateaubriand ainsi que l'énoncé positif de propositions tout opposées. Avec l'esprit systématique de l'historien, la pédanterie de l'érudit, la passion du rationaliste, Potocki formule dans les pages du *Manuscrit*, un traité polémique des plus solides »¹⁰.

Le propos est limpide : c'est Potocki contre Chateaubriand, la raison contre la croyance, la fidélité aux Lumières contre le retour des superstitions. Et il faut dire que ce modèle d'interprétation, bien sûr tributaire du contexte dans lequel évoluait Kukulski comme cadre universitaire dans la République Populaire de Pologne au crépuscule du stalinisme, conserva longtemps du crédit parmi les commentateurs du roman de Potocki en Pologne et ailleurs.

Il est aisé aujourd'hui de montrer que la thèse de Kukulski n'est pas défendable. Et pour cela, il faut se tourner d'abord vers l'histoire du *Manuscrit trouvé à Saragosse* qui n'était connue que très approximativement dans les années 1950-1960.

Potocki a sans doute commencé à projeter son roman lors de son voyage en Espagne et au Maroc de 1791. Mais on sait de source avérée qu'il en a écrit une première version dès 1794, en français bien sûr, comme l'immense ensemble de tous ses écrits. C'est un état déjà fort élaboré, dont on ne possède malheureusement que la deuxième moitié¹¹. Celle-ci est cependant assez ample et explicite pour qu'on puisse établir avec certitude que les principaux éléments du roman étaient déjà en place : la structure sous forme de journées regroupées en déciméons, le principe des récits enchâssés, les protagonistes, la conception esthétique ainsi que le substrat idéologique. Ce dernier subira d'importantes évolutions dans les versions successives ; mais on constate que c'est dans ce premier état qu'il ressemblerait le plus à la tonalité que lui prête Kukulski : libertine dans tous les sens du terme et en particulier pour ce qui regarde le relativisme religieux.

En 1804, alors qu'entre-temps il avait séjourné en Allemagne, voyagé dans le Caucase et en Italie, sans parler d'incessants va-et-vient entre Moscou, Vienne et l'Ukraine (ou plus précisément la Podolie où sont situées ses terres), alors qu'il avait publié de nouvelles pièces de ses travaux sur l'histoire des Slaves, mais aussi sur les chronologies égyptiennes, Potocki décide de reprendre son roman. Entre 1804 et 1808, il donnera une forme nouvelle aux quatre premiers déciméons. Comme des copies manuscrites circulaient auprès de ses amis et que les réactions étaient très positives, il décida d'imprimer les deux premiers déciméons, ce qui se fera à Saint-Pétersbourg au printemps 1805. Mais l'opération sera interrompue à la treizième journée, du fait du départ de Potocki pour la Mongolie et la Chine. Quoi qu'il en soit, la preuve existe qu'en 1804, l'auteur avait déjà donné son titre au roman : *Manuscrit trouvé à Saragosse*, ce qui ne manque pas d'intriguer si l'on sait que la version finale sera précédée d'un « Avertissement » racontant la découverte d'un manuscrit pendant le siège de Saragosse par les soldats de Napoléon qui a eu lieu, comme on sait, en 1808-1809. Il est également avéré, grâce à l'étude matérielle des manuscrits, qu'en 1808, le roman avait été mis au net et visiblement préparé pour en continuer l'impression, jusqu'au milieu du cinquième déciméon. Le texte de cette version que l'on peut reconstituer à partir des différents manuscrits est parfaitement élaboré et cohérent, quoiqu'inachevé. Par rapport à ce que l'on peut savoir de la protoversion commencée en 1794, on voit au moins une différence majeure : l'histoire du juif errant a été sensiblement raccourcie au profit de l'histoire du géomètre Velasquez. Or il faut savoir que c'est

10. Jean Potocki, *Rekopis znaleziony w Saragossie*, éd. L. Kukulski, Varsovie, Czytelnik, 3^e éd., 1965, p. 760.

11. Le texte a été édité par F. Rosset et D. Triaire dans Émilie Klenc, *Potocki à nouveau*, Amsterdam, Rodopi, 2010, pp. 323-431.

justement dans l'histoire du juif errant que s'étaient développés les propos les moins orthodoxes au sujet du christianisme comme religion révélée, dans la plus droite ligne du Voltaire de la *Collection d'anciens évangiles*, des *Questions sur l'Encyclopédie*, du *Dialogue entre A, B et C*, ou de l'*Essai sur les mœurs*.

Pour des raisons qui restent encore difficiles à établir, Potocki interrompit cette version du *Manuscrit trouvé à Saragosse* au milieu de la quarante-cinquième journée, pour s'engager dans une nouvelle rédaction ; cela se passe autour de 1810. Le changement est spectaculaire. Il touche d'abord la structure du roman, qui n'obéit plus au principe de l'entrecroisement des histoires poussé à un degré de complexité tel que les personnages du roman eux-mêmes finissaient par protester. Ces histoires sont désormais rangées en blocs narratifs contigus, le procédé de l'enchâssement ne se pratiquant plus qu'à l'intérieur de chacun d'entre eux. D'autres nouveautés interviennent encore ; tout d'abord, l'histoire du juif errant disparaît complètement, alors que l'histoire du géomètre Velasquez croît dans des proportions nouvelles, s'achevant de manière assez inattendue avec l'exposé d'un « système » fondé sur une réinterprétation de la Genèse et de l'histoire de la terre inspirée à la fois par les naturalistes protestants comme Élie Bertrand ou Jean-André de Luc et par la tradition de l'herméneutique juive. Ajoutons encore que l'ensemble des innombrables histoires qui se succèdent, se mélangent et se répondent a été retouché dans les détails de manière à y atténuer ce qui pouvait avoir des airs trop évidents de subversion, en matière de mœurs (l'érotisme est passablement édulcoré), comme pour ce qui regarde les idées politiques, philosophiques ou religieuses. Enfin, et ce n'est pas rien, le roman est conduit jusqu'à son terme, toutes les histoires trouvant un dénouement commun avec l'achèvement de l'éducation du héros à la soixante-et-unième et dernière journée.

En définitive, si l'on veut saisir toute l'ampleur et la complexité du projet potockien, il faut considérer ensemble ces deux versions du roman, celle de 1804 et celle de 1810. Elles ne se succèdent pas seulement, mais elles se complètent, se répondent, comme les deux faces solidaires d'une même pièce. La première est portée, emportée par une verve effrénée, volontairement compliquée jusqu'au vertige ; sa lecture éveille cette étrange fascination du sujet qui se perd dans un labyrinthe tapissé de mille images reconnaissables, mais sans cesse reconfigurées. C'est un roman baroque, plus exactement un reflet, une parodie de roman baroque. La deuxième version n'est pas moins foisonnante s'il s'agit de la multiplicité et de la variété des impressions qu'elle délivre, mais elle est soumise à une organisation qui assure à la perception du lecteur un ordre successif, contre la simultanéité et le mélange qui s'imposaient dans la version précédente. La deuxième répond ainsi à des attentes esthétiques plus classiques, les débordements de toutes sortes se trouvant atténués et retenus, rangés dans des cadres immédiatement discernables. Il y a donc deux déclinaisons très différentes d'un même roman ; il serait évidemment très dommageable d'en imposer l'une contre l'autre.

Pour compléter cette évocation bien sommaire d'une histoire de texte à vrai dire fort compliquée, il faut encore dire que la connaissance de cette histoire est un acquis tout récent. Ce n'est qu'en 2002 qu'ont été exhumés et réidentifiés six manuscrits qui dormaient dans les archives de Poznan ; c'est leur analyse minutieuse, confrontée à celle des autres documents déjà connus, qui a permis d'éclaircir la genèse et les étapes de la composition du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Jusqu'à l'édition du roman dans la série des *Œuvres* de Potocki en 2006¹², puis à la réédition des deux versions dans la

12. Jean Potocki, *Œuvres*, éd. citée, t. IV,1 et IV,2, Louvain, Pecters, 2006.

collection GF en 2008¹³, on ne disposait que d'éditions fragmentaires et bancales. Comme je l'ai rappelé tout à l'heure, deux cycles narratifs de la version de 1810 avaient été publiés à Paris, séparément, encore du vivant de l'auteur (mais anonymement), en 1813 et 1814. Il fallut ensuite attendre 1847 et la première édition de la traduction polonaise d'Edmund Chojecki (qui allait faire une petite carrière de dramaturge à Paris sous le pseudonyme de Charles Edmond) pour que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* parût enfin comme un tout. Mais on sait maintenant que pour accomplir son travail, le traducteur s'est fondé sur des manuscrits de la version de 1804, à laquelle il a apporté le dénouement de la version de 1810, en réalisant lui-même les opérations nécessaires à l'établissement d'une certaine cohérence à l'ensemble hybride et même assez absurde qu'il avait constitué. Mais il est bien vrai que c'est à partir de là et sous cette forme-là que le roman de Potocki s'est assuré une place de choix dans le catalogue des grands classiques de la littérature polonaise ; c'est évidemment de cette version bricolée par Chojecki que Leszek Kukulski avait donné une nouvelle édition en 1956. Et c'est elle aussi qui a servi longtemps d'horizon pour les chercheurs qui, à la suite de Roger Caillois et de son édition fragmentaire du *Manuscrit* en 1958, se sont appliqués à retrouver les sources originales du roman.

Mais qu'est-ce que toute cette histoire peut avoir de commun avec le *Génie du christianisme* ? On comprendra qu'elle nous permet de réfuter très facilement l'hypothèse de Leszek Kukulski. Lorsqu'il commence son roman en 1794, Potocki ne peut évidemment pas se positionner comme un contradicteur de Chateaubriand ; même s'il avait eu accès à ce que Maurice Regard appelle les « éditions préoriginales » de 1799-1801¹⁴ du *Génie*, ce qui est très improbable, il est clair que son projet, pour ce qui regarde la forme (un roman à enchâssement) autant que le fond (une profonde mise en cause des différents modèles d'explication du monde, le modèle chrétien en tête), est antérieur à l'ouvrage de Chateaubriand. À quoi il faut ajouter que si diverses lectures ont sans doute infléchi la rédaction de Potocki au fil des versions successives, le *Génie du christianisme* aurait pu justement inspirer la nette atténuation du discours « post-matérialiste » que l'on observe à l'évidence au fil des versions successives du roman. Ainsi, s'il devait y avoir un rapport entre le *Manuscrit trouvé à Saragosse* et le *Génie du christianisme*, au plan d'éventuelles influences, ce serait plutôt dans le sens contraire à celui postulé par Kukulski : l'hypothétique lecture du *Génie* aurait pu tout au plus orienter Potocki dans la refonte de son roman et lui en suggérer la pente, comme auraient pu le faire aussi les sévères remontrances adressées à Potocki par Joseph de Maistre¹⁵ sur ses tendances à la libre-pensée.

D'ailleurs et tant qu'à faire, c'est à un autre texte de Chateaubriand que le *Manuscrit* fait irrésistiblement penser. Ce sont évidemment *les Aventures du dernier Abencérage*. Mais là, il ne s'agirait pas d'une question d'idées ou d'idéologie, mais de décor et de thématique. L'intrigue principale du *Manuscrit trouvé à Saragosse* repose sur l'histoire du jeune Alphonse van Worden, issu d'une famille espagnole, mais d'ancienne souche flamande, qui se rend de Cadix à Madrid pour recevoir et étrenner le brevet de capitaine des gardes wallonnes que le roi vient de lui attribuer. Il est arrêté en chemin au milieu de la Sierra Morena où d'étranges personnages le retiennent pendant une soixantaine de jours, le temps de mettre à l'épreuve et son courage, et la fidélité à sa parole, et sa

13. Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, éd. F. Rosset et D. Triaire, versions de 1804 et de 1810, Paris, GF, 2008, 2 vol.

14. Chateaubriand, *Essai sur les révolutions. Génie du christianisme*, éd. M. Regard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1978, pp. 1615-1639.

15. Voir Joseph de Maistre, *Lettres et opuscules inédits*, Paris, 1851, vol. II, pp. 262 sq., et Dominique Triaire, « Huit lettres de Jean Potocki à Joseph de Maistre », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 113, 2013/1, pp. 135-145.

patience d'auditeur d'une avalanche d'histoires tierces, et sa capacité à assurer une descendance à une branche alliée de la famille de sa mère qui n'est autre que le clan des Gomelez, c'est-à-dire l'une des cinq principales tribus maures de l'ancien royaume de Grenade. Chateaubriand et Potocki ont évidemment puisé aux mêmes sources (Marmol-Carvajal, les voyageurs anglais Swinburne et Shaw, et peut-être Florian), l'un s'attachant aux Abencérages, réputés pour leur politesse, leur propension à la galanterie et leur bonne intelligence avec les chrétiens, l'autre faisant revivre les Gomelez, ennemis des premiers, rigoureusement fidèles au Prophète, tenus pour farouches et vindicatifs.

Là encore, envisager des rapports directs entre ces deux œuvres n'a pas de sens du point de vue de la chronologie. En 1810, quand paraît la nouvelle de Chateaubriand, l'immense roman de Potocki est pratiquement achevé, mais totalement inaccessible. N'entrent donc en ligne de compte que des rapprochements par sources communes interposées, qu'elles relèvent de l'actualité historique (comme le siège de Saragosse que Chateaubriand évoque lui aussi dans son « Avertissement ») ou de la geste mauresque inscrite dans les livres et nouvellement rafraîchie par Florian dans son *Gonzalve de Cordoue* (1791).

Nous voyons ainsi comment l'obstination des faits vient systématiquement défaire cette relation entre Potocki et Chateaubriand qu'il paraît si tentant d'établir. Mais cela n'enlève rien aux observations que l'on peut faire sur la position respective des deux hommes en ce temps où « nous sommes – selon ce mot donné par Benjamin Constant en 1797 – entre des vieillards dans l'enfance et des enfants mal élevés »¹⁶.

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est l'œuvre d'un savant qui a parcouru tout aussi largement le monde physique et l'univers des livres. Il est également le refuge d'un homme qui avait pensé que son rang, les traditions familiales et son entregent naturel le prédestinaient à une action politique qu'il mena de manière aussi active qu'incohérente jusqu'à s'en retirer sans regrets pour s'adonner à la quête inépuisable d'une chronologie universelle et à l'écriture obstinée d'un roman qui paraît contenir tous les autres, tout en ne ressemblant à aucun d'entre eux. Car il s'agit en effet d'un livre-monde, d'un roman-somme, un texte qui peut être lu comme un bilan critique de cette aventure humaine qu'on appelle les Lumières européennes, mais un bilan qui est aux antipodes de ce que voulait lui prêter Kukulski en l'assimilant à un pamphlet, à un discours polémique porté par un corps de doctrine dressé contre un adversaire en idéologie.

De Newton à Voltaire, de Condillac à Diderot et La Mettrie, de l'abbé Prévost à Sterne et à Lewis, de Goethe et Lessing à Cazotte et Sade, des Bernoulli à Volney, sans parler de Rousseau que Potocki a lu et relu, c'est tout le plus haut personnel des Lumières européennes qui hante le *Manuscrit trouvé à Saragosse* ; et en face de cet ensemble, en résonance ou en dialogue avec lui, il y a l'univers de la cabale et de la mystique juive, les traditions diverses de l'occultisme, le monde de l'Égypte préchrétienne, comme celui de l'islam et celui de la Bible. Mais les pièces de ce patrimoine éclatent jusqu'à l'infini ne s'enchaînent pas comme les étapes successives d'un parcours orienté vers la promotion d'une idée ou d'un corps d'idées. Au contraire, avec le héros du roman, le lecteur apprend qu'aux questions ultimes qui l'habitent, les hommes au cours de l'histoire et dans les différents espaces de culture ont apporté une multitude de réponses élaborées en systèmes de croyance, en systèmes de représentation, en systèmes de signes, dont la multiplicité même suffit à prouver

16. Benjamin Constant, *Des effets de la Terreur*, in *Œuvres complètes de Benjamin Constant*, t. I, éd. L. Omacini et J.-D. Candaux, Tübingen, Niemeyer, 1998, p. 525.

l'insuffisance de chacun d'eux, la vérité, s'il y en a une, logeant plutôt dans l'épaisseur de leur stratification que dans tel lieu d'élection divine ou humaine. Le leçon est à vrai dire assez désespérante, mais on n'aura pas rendu justice à ce roman et l'on n'aura pas tout dit sur ce qui distingue Potocki de l'auteur du *Génie du christianisme* si l'on ne précise pas que le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est exonéré de bout en bout du poids du didactisme par une distanciation ironique qui s'exprime sur tous les registres : du grotesque le plus caractérisé et de la mascarade, jusqu'à la fine causticité, claire ou obscure. Rarement le désespoir du savant prenant conscience de l'infinitude irréductible du savoir, de l'insuffisance dérisoire du monde qui l'entoure et de sa propre fragilité n'aura été exprimé avec autant de force et de légèreté.

Ainsi, dans cette démonstration figurée sur l'insuffisance des démonstrations tout court, le rationalisme, le matérialisme, le paganisme ou l'athéisme ne l'emportent aucunement sur les religions, la géométrie ou le code de l'honneur ; rien ne l'emporte sur rien. Tout est richesse, notre seule vraie richesse, mais tout est emporté. C'est pour cela qu'à la fin du roman, la mine d'or des Gomelez est détruite dans une brillante explosion, car on a constaté qu'elle était arrivée à épuisement. Cela devrait suffire à nous convaincre du fait que Potocki est encore plus étranger à l'univers intérieur et mental de Chateaubriand que n'aurait pu l'être un polémiste d'obédience antireligieuse. Potocki ne se dresse pas contre Chateaubriand : il lui est fondamentalement étranger, il est ailleurs¹⁷.

*
* *

17. Alors qu'il s'agissait ici de mettre en discussion le parallèle établi jadis entre le *Génie du christianisme* et le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, il est vrai qu'une autre piste pourrait être développée sur les relations entre Chateaubriand et Potocki : celle qui concerne leur pensée respective sur les révolutions. Voir notamment *Œuvres* de Jean Potocki, éd. citée, t. I, pp. 71-72 et 183-184, ainsi que la *Biographie*, *op. cit.*, pp. 181-237.